

SOMMAIRE

ENTREE	7
1 - Vers le Boulevard.....	7
Les canons de Montretout.....	8
Rue Gounod.....	10
Rue Verhaeren.....	11
Les Terres Fortes.....	13
2 - Sur le Boulevard.....	15
Madame Suzanne.....	18
Le garage Citroën.....	20
Au marché.....	24
La maison mystérieuse.....	27
LES LUMIERES DE L'AVANT SCENE Côté	
jardin	29
3 - La Petite Porte.....	29
4 - La Belle Pelouse.....	32
5 - L'If et la Voiture.....	35
6 - Le No Man's Land.....	40
7 - Le Perron et l'Autoroute.....	42
8 - La Grande Allée et le Banc des Dames.....	45
LES LUMIERES DE L'AVANT SCENE Côté	
Cour	48
9 - La Courette.....	48
10 - La Buanderie et les Trésors.....	51
L'INTIMITE DES COULISSES	56
11 - Le Bosquet aux Clapiers.....	56
12 - La Cabane du Jardinier.....	59
13 - La Pelouse au Verger.....	63
14 - Le Massif de Pivoines.....	69

15 – Les Rosiers de l'Allée Montante.....	72
16 - Le Passage des Fontaines.....	75
LE PARADIS DU POTAGER...	79
16 - Le Chemin de ronde.....	79
18 - Le Pêcher du Grand Père.....	83
19 - Plants et Récoltes.....	87
20 - Les Sentinelles Végétales.....	92
21 - Le Petit Jardin.....	97
22 - La Bataille des Chats.....	100
Postface	106

Dépôt légal - premier trimestre 2015.

Préambule

En de temps là, au milieu des années mil neuf cent soixante, Eric a une dizaine d'années, l'époque des grandes conquêtes et des mondes imaginaires. Le jeune garçon explore avidement les territoires que les circonstances lui ouvrent. Il veut tout connaître, tout savoir et, surtout, enregistrer à jamais, accumuler des montagnes de connaissances, cartographier le monde dans sa tête. Il y parvient assez bien à en juger des réactions de ses camarades, toujours épatés de recevoir à toute question une prompt réponse !

Mais, voilà, l'exploration enfantine, présente – t'elle assez d'intérêt pour mériter une relation, et, pis, une relation tardive ? Le regard d'un enfant n'est il simplificateur à un point que la réalité n'est captée que dans une superficialité amusante, certes, mais un peu gauche, voire dans une immaturité dirimante, réservant *de facto* ce type de récit aux lecteurs enfantins ou bien aux spécialistes de la pédologie ?

J'ai longtemps réfléchi cette question. Je ne cache pas que dans un premier temps, je me suis dit que ce genre de littérature ne présentait guère

de qualité, si ce n'est de distraire éventuellement les classes des écoles maternelles. Je ne voyais d'autre résultat qu'un livret dont la couverture cartonnée épaisse aurait évoqué ces « premières bibliothèques » que nous avons tous connues. Le style doit être simple, si ce n'est caricatural, de manière à s'assurer la compréhension des jeunes lecteurs, le format assez réduit pour que ces bambins soient à même de toucher leur livre, de le serrer dans leurs mains, étant entendu que cela leur faciliterait le contact avec la lecture et, surtout, augmenterait leurs chances d'aborder plus tard ce que l'on appellerait enfin de la « littérature ».

Pourtant, des centaines, des milliers d'écrivains se sont mis à parler de leur enfance. Et ils sont si nombreux à l'avoir fait avec talent ! Ils l'ont racontée. Ils l'ont parfois mise en scène. Ils s'en sont souvent inspirés, au point même de bâtir toute une œuvre sur ces premières années. Ils ont en commun d'avoir pointé un regard d'adulte sur leur enfance. On ne saurait d'ailleurs le leur reprocher. Ils ont en commun d'avoir inséré leur passé dans le présent de leur écriture. Le passé nourrit ainsi la plume mais il arrive aussi que le passé ne constitue qu'un simple décor. Oui, si le passé offre un incomparable gisement, il présente aussi la tentation de la complaisance. Tel est le risque à vouloir évoquer son propre passé.

Mais, ici, nulle complaisance, nulle exploration à retardement, nulle catharsis ! J'ai choisi de livrer au lecteur les émotions d'un enfant de dix ans. Les émotions sont conservées dans la mémoire de l'individu. Elles sont intactes. Les émotions n'ont pas d'âge : elles sont simplement émotions. Les transcrire permet de plonger dans les ambiances. Peu importe que l'on soit jeune ou que l'on soit vieux. Peu importe le retard avec lequel on les rapporte. La conservation des émotions, les spécialistes le disent assez, est pratiquement infinie, et leur ancrage dans la personnalité si profond que le travail des cliniciens se résout souvent d'ailleurs à aider leurs patients à réaliser eux même cette recherche.

La capacité et la richesse émotive des individus ne dépend pas de leur âge, chacun le sait, et le cheminement vers la maturité n'augmente pas cette capacité. En revanche, l'exploration des émotions bénéficie d'une compétence psychique et littéraire accrue par le temps et l'expérience. Dès lors l'absence d'expérience inhérente à l'enfance charge le récit de la promesse d'une beauté spécifique pour peu que l'auteur vertueux fasse preuve de sincérité et de rigueur, c'est à dire qu'il évite la tentation d'orner son souvenir.

Voici donc pourquoi l'histoire d'un enfant de dix ans peut, aussi bien que celle d'un adulte,

enrichir un lecteur tout en n'étant pas réservée aux élèves des petites classes des écoles !

Eric a choisi de faire visiter ce qu'il dénomme instinctivement le Jardin du Bonheur. Le sien, bien entendu. L'enfance est toujours enracinée dans des lieux. Le Jardin du Bonheur est présenté comme un théâtre vivant, une vaste scène aux multiples coulisses et aux acteurs inattendus. Il s'agit en l'occurrence d'un théâtre d'apprentissage, d'un théâtre de poésie et, pourquoi pas, d'un théâtre de spiritualité.

Si tout le monde n'a pas la chance de jouer au Jardin du Bonheur, apprentissage et poésie offrent bien une dimension universelle, qu'Eric vous invite incontinent à partager.

ENTREE

1 - Vers le Boulevard

Les scènes de ce récit se déroulent en France, dans une ville de la proche banlieue de Paris, Saint Cloud, assez verdoyante au demeurant, située à l'ouest de la conurbation parisienne. A Saint Cloud, la colline domine Paris et donne l'impression d'être en retrait de l'activité trépidante de la capitale. Les constructions de l'ancien village sont pressées sur la rive de la Seine. C'est ici que le bus 171 dépose Eric, au début des vacances scolaires, à l'arrêt du pont de Saint Cloud. Il va chez sa grand-mère, qui habite sur le boulevard de la République, quelques centaines de mètres plus loin.

Muni d'un petit sac à dos, il lui faut maintenant monter vers le haut de la ville en traversant la place de l'église et de la mairie. Les rues escarpées sont les témoins de la vie de sa famille. Les albums de photos montrent si souvent cette église au clocher finement pointé vers les cieux : les communions, les mariages, les baptêmes et les enterrements sont rituellement présentés au pied de cet autel

comme autant de ponctuations symboliques. Ils constituent une sorte d'armature.

Les canons de Montretout

Il emprunte la rue Dailly, une montée encombrée de voitures mais dont la vue largement dégagée offre un spectacle étincelant sur Paris, puis atteint rapidement la gare toujours coiffée des bunkers construits par les allemands lors de la deuxième guerre mondiale. Ces constructions en terrasse recèlent de mystérieux et profonds soubassements. Eric imagine des salles obscures et des corridors sans fin. Il se demande si on vit encore de nos jours derrière ces épais remparts si gris et si implacables qu'il lui semble extraordinaire que l'on se donne même le mal de les construire. La force des ouvriers et l'habileté des ingénieurs transparissent évidemment au travers du sable et de la pierre. Mais ces lourdes et blafardes constructions témoignent aussi d'une folie. Leur triste survie maintient un lien concret avec une époque révolue. Eric voit en images ces jeunes soldats, jumelles en main, qui surveillent attentivement la ville. Il frissonne toute fois qu'il passe à cet endroit. « Où sont les canons, se dit-il immanquablement ? » Ce monde perdu le fascine. L'histoire cachée, l'humanité déchirée, ... il entend fréquemment cet appel troublant et sourd ébranler son cœur palpitant.

Des femmes promènent leurs enfants dans le jardinet aménagé sous les meurtrières. En ce début d'automne, les premières feuilles jaunissent imperceptiblement sur un grand érable. Et les vieux bancs posés en rond autour d'un massif de buissons légers et d'un parterre de fleurs éparses ont à n'en point douter été destinés par une main divine à accueillir, outre les trois ou quatre clochards que l'on voit régulièrement s'allonger là, la relève des générations, des enfants, des jeunes gens et des adultes : ils répondent paisiblement comme en défi aux fusils d'en haut. Mais lorsqu'il traverse ce square, Eric ne peut oublier les soldats. Leur présence est, elle aussi, très forte, leur peur de la mort, le don forcé de leur personne, leurs joies d'hommes célibataires. Ainsi que le risque effrayant de perdre des enfances patiemment construites à force d'amour. Il en ressort par un portillon très étroit, un battant de métal peint en vert et monté sur ressort qu'il suffit de pousser du genou.

Les soldats allemands s'éloignent le temps qu'Eric glisse le long des hauts murs et rejoigne la rue, les moteurs pétaradants de leurs voitures peintes en kaki vrombissant une dernière fois, et ce passé infernal s'évanouit soudainement. Eric marche d'un pas tranquille. Le jeune garçon aime arpenter ainsi les rues de

la ville. Il laisse éclore sa rêverie tout en balayant les paysages d'un regard curieux.

Rue Gounod

La rue Gounod suit la rue Dailly. La côte montée, on pénètre insensiblement dans l'intimité de la cité : plus d'ouverture béante sur Paris, moins de bruit de moteur car les voitures sont parvenues au sommet, plus de boutiques et d'autres lieux d'habitation, et l'on voit enfin des gens s'arrêter, des gens marcher le long des trottoirs et des gens traverser la rue. Cette activité rassure. On se trouve enfin à l'écart des ignorantes machines, de leur vacarme assourdissant et de la vitesse dangereuse. Une dame âgée entre lentement dans une boulangerie à la vitrine alléchante ; elle a soigneusement attaché un caniche délicatement toiletté à un piquet métallique scellé près de la porte. Des peintres en bâtiment s'interpellent d'un échafaudage à l'autre. Ils sifflent joyeusement et sans lassitude des filles qui filent d'une démarche assurée. Certaines haussent les épaules, d'autres rougissent en pressant le pas, d'autres encore font mine de n'avoir pas entendu. Un chauffeur de taxi en casquette à visière gare sa voiture et prend place à grands coups de trompe. Un épicier en blouse grise a déballé une marchandise variée sur des étals de bois posés à même le trottoir. Le regard d'Eric tombe sur des

pommes dont la couleur, un mélange flamboyant de rouge et de jaune, fait penser à une sylvestre féerie automnale. Un bus débarque son lot de passagers : des ménagères, des ouvriers, des enfants aussi, leur cartable au dos, qui se rendent à l'école située en face. On bouge, on marche, on sautille. Enfin, les sourires et les banalités de la vie quotidienne, les petites remarques, les clins d'œil et les regards ! Un rayon de soleil pose une agréable lumière sur ce havre de quiétude et encourage cette société chaleureuse à poursuivre une quête qu'Eric sent laborieuse, fidèle et sincère. Au loin, Paris scintille.

Rue Verhaeren

Le long de l'école s'ouvre la rue Verhaeren. Eric s'engage d'un pas léger dans cette voie en pente faible après avoir traversé les groupes de jeunes gens qui attendent d'entrer dans la cour. Il songe que dans quelques années, il sera à son tour parmi des « grands », une idée un peu effrayante et, à la vérité, tout à fait excitante aussi. Ils parlent fort, ils s'accompagnent de gestes larges, ils se regardent, d'ailleurs, d'une manière à laquelle il n'est pas habitué. Leurs regards lui sont étrangers. Il se fraie un passage. Les garçons lui paraissent des hommes et les filles des femmes. Les filles le troublent fort. Encore un autre

monde. Il est temps de rejoindre la maison de la grand-mère. Eric presse l'allure et monte l'étroite rue bordée d'immeubles anciens et cossus. Il se croit dans une rue parisienne. Les lourdes portes de fer et de verre, presque inévitablement peintes en noir, se referment sur des entrées au sol recouvert de moquette rouge où l'on dirait que les habitants marchent sur la pointe des pieds. Et il y a là presque toujours une plante verte un peu malingre, et l'on se demande inmanquablement comment elle trouve la force de grandir dans la pénombre persistante. On longe aussi des jardins, ou, plutôt, des grilles derrière lesquelles on devine les jardins. De temps à autre, l'une d'elles s'entre ouvre et l'on aperçoit des marronniers ou bien une pelouse, et, au fond, une maison. Voici le charme de la rue Verhaeren. On entre encore plus avant dans l'intimité de la ville. C'est ici que les habitants se réfugient, c'est ici qu'ils ont leurs quartiers et, comme on dit, qu'ils posent leur sac. Et l'on se réconforte à l'abri de la tiédeur des murs et des persiennes. La rue Verhaeren est l'un de ces passages calmes où l'on se repose. Eric marche tranquillement. Il n'a pas onze ans.

Quelques voitures passent. La montée oblige les conducteurs à accélérer. Eric aime l'odeur des voitures. Le léger nuage bleuté des échappements lui caresse les narines ! Leur effluve douceuse, à peine sucrée, se répand aisément dans son imagination ! L'odeur des

voitures, c'est l'odeur des voyages, l'odeur de la campagne !

Il entend à nouveau l'écho d'une cour d'école. Le brouhaha s'amplifie au fil de la pente. Il se rappelle avoir entendu dire que sa mère avait fréquenté cette école. Et, bien qu'il ne l'eût en réalité jamais vue, cette institution constitue une sorte de point de repère. Un peu de lui se trouve là, pas même des racines, juste des radicelles. Comme une vignette indélébile, cette école est imprimée dans un coin de son cœur, quoiqu'il n'en n'ait jamais reçu de bons échos, bien au contraire. Mais il est des repères comme de la famille, on ne les choisit pas, ils sont donnés.

Les Terres Fortes

Eric arrive à la rue des Terres Fortes. A l'angle se trouve un boucher. Il offre une image de tranquille permanence. Il lui semble qu'il exerce là depuis la nuit des temps. La belle devanture abrite de vastes étals de viande crue qu'une présentation imaginative doit absolument rendre attractive. Les têtes coupées font irrésistiblement recette. Quelle leçon de choses ! Les os blanchâtres et les cuirs glabres complètent très utilement les explications de l'instituteur. Enfin, la touche verdoyante des touffes de persil achève de parfaire une

présentation relevée par les dentelles de papier blanc passées autour d'épaisses tranches de viande rouge. Quant à l'établi couvert d'une impressionnante batterie de longs couteaux et d'une rangée de scies aux lames visiblement affûtées, il peine à en détourner son regard. Aussi Eric considère ce boucher t'il comme une sorte d'ami de la famille. On parle d'ailleurs toujours de monsieur Lemain avec une forme de respect solide. Ce monsieur, qui trône au beau milieu d'un palace de mosaïques blanches, paraît tout savoir de la vie du quartier et son avis est souvent sollicité par les clientes, qui l'écoutent avec la plus grande attention. Et quand on veut connaître les nouvelles de l'un ou de l'autre, on vient tout naturellement questionner monsieur Lemain. Les colonnettes recouvertes de faïence multicolore dont la riche apparence orne chaque côté de l'entrée de la boucherie, forcent l'admiration et donnent une apparence très officielle aux avis que délivre le maître de céans. Le jour de fermeture, le lundi, est connu de tous et pour ainsi dire un jour férié. D'ailleurs, les lundis rythment la vie de la famille car il faut bien prévoir la viande.

Le soir, une sombre grille de fer barre l'accès à la boucherie dont l'étal est continuellement ouvert au grand air de la rue, comme pour mieux recevoir l'atmosphère du quartier. La fin du jour coïncide ici avec la tombée du rideau de fer de la boucherie des Terres Fortes.

Longtemps encore, Eric entendra parler de monsieur Lemain jusqu'au jour où il apprit qu'on ne savait ce qu'il était devenu après la fermeture définitive de la boucherie. Il fut surpris que nul ne parût s'en émouvoir.

2 - Sur le Boulevard

La rue des Terres Fortes débouche sur le boulevard de la République. Enfin, le Boulevard, comme on dit dans la famille ! Une belle avenue, à vrai dire, bordée à cet endroit de respectables propriétés entourées de jardins, closes de murs au dessus desquels de hauts arbres au tronc massif dépassent, laissant imaginer une luxueuse opulence cachée derrière les grilles aux barreaux pointus. Le Boulevard et ses trottoirs, ces larges trottoirs où les enfants de tous âges courent sans risquer de mettre les pieds sur la chaussée, ces larges trottoirs recouverts de bitume rose et plantés de rangées régulières de feuillus aux pieds posés sur des mouchoirs de terre. Le Boulevard et ses bancs de bois peints en vert olive égrenés le long du parcours, là où l'on s'assoit lors des longues et fatigantes équipées, par exemple, au retour du parc tout proche. Les bancs de Saint Cloud plaisent à Eric.